

Et si le temps nous était compté...



Sophia Agapi

Sophia Agapi

Et si le temps nous
était compté

© Sophia Agapi, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3954-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

De la même auteure

SOPHIA AGAPI

Le marathon de ma vie (tome 1) - Juillet 2021

Mon corps m'a trahie (tome 2) - Décembre 2021

Ma quête du bonheur (tome 3) - Octobre 2022

Et si le temps nous était compté... - Août 2023

« Le but de notre voyage, de notre quête, est de parvenir à percer le mystère des choses de la vie. »

Proverbe africain

« La vie est un ballet, on ne le danse qu'une fois. »

Proverbe africain

« Donne à chaque jour la chance de devenir le plus beau jour de ta vie. »

Mark Twain

CHAPITRE I

Comme chaque soir, nous nous étions endormis, André et moi, l'un contre l'autre, en nous promettant de vivre le lendemain, tout aussi merveilleux que la veille.

Je me réveillai subitement, prise d'une sensation bizarre. J'entendais la pluie tambouriner violemment contre les volets de notre chambre, présageant une journée grisâtre. Aussitôt, je ressentis qu'un évènement inhabituel venait de se produire sans en comprendre tout de suite la raison. Un sentiment de peur, de mal-être m'envahit, me laissant comme paralysée. Ce n'était pourtant pas dans mes habitudes, moi qui me vantais, la plupart du temps de gérer mes émotions quelles qu'elles soient. Il faisait froid dans la pièce, l'ambiance de la chambre me paraissait lugubre alors que c'était généralement l'endroit le plus chaleureux de notre maison.

Ma première réaction fut, comme toujours, afin de me rassurer, de serrer la main de mon époux un peu plus fort et c'est à ce moment précis que tout prit un nouveau sens. Toutes les nuits, nos doigts entrelacés reflétaient la preuve de notre complicité, notre attachement l'un pour l'autre et notre amour inconditionnel qui nous liait depuis tant d'années. Aujourd'hui, ceux d'André étaient gelés, tout comme son corps d'ordinaire si chaud, si doux, à mes côtés. Encore endormi, mon cerveau mit plusieurs secondes avant de réaliser ce qui se passait. J'approchai ma bouche de ses lèvres. André ne respirait plus. Avec précipitation, j'allumai la lumière. Il affichait un visage serein malgré sa pâleur extrême. Je pris conscience que mon mari s'était éteint, doucement, tout en maintenant nos doigts serrés. Mes larmes se mirent à couler, j'étais incapable de bouger... Je ne pouvais lâcher sa main, peut-être par peur de le perdre à jamais. Je ne sais combien de temps je restai allongée à ses côtés, puis je finis par comprendre que la vie avait décidé de nous jouer un vilain tour. Je me levai, sans force, tel un automate afin de saisir mon téléphone. J'appelai les secours. Sans réaction, tremblante, je déclarai le décès de mon époux. En entendant résonner mes propres mots, je me sentis bien seule tout à coup. Mon monde venait de s'écrouler en quelques minutes. Je me mis à hurler ma douleur de toutes mes forces et m'écroulai lourdement sur le sol, pleurant à chaudes larmes mon

merveilleux mari...

L'enterrement eut lieu quelques jours plus tard. De nombreux amis et membres de notre famille étaient venus lui adresser un dernier adieu. Je n'étais pas étonnée du grand nombre de personnes présentes. André avait toujours été très apprécié par son entourage. Ma fille unique, Florence, ne cessait de pleurer, arrivant à peine à remercier les gens pour leurs sincères condoléances tellement la douleur la terrassait. Ses deux fils n'avaient pas souhaité être présents, trop tristes de la disparition de leur grand-père. Et moi, je restais stoïque, sans réaction visible. En quelques minutes, ma vie avait basculé. Quelques minutes me laissant le plus grand vide de toute ma vie. J'adressai en direction du cercueil, un dernier baiser à mon cher époux, sachant qu'un jour ou l'autre je le rejoindrais. Ma douleur était insoutenable, mon cœur saignait de cette absence à laquelle je n'étais pas préparée. Mais en aucun cas, je ne souhaitais partager ma peine. Je restai froide devant tous ces témoignages d'amitié. Personne, je dis bien personne, ne pouvait imaginer l'intensité de la douleur qui me déchirait. Lui seul savait me réconforter, me montrer le côté positif dans chaque situation de stress, de peine. Aujourd'hui, il n'était plus et je me devais de surmonter cette épreuve, seule. Une chose était sûre, ce n'était qu'un au revoir, le destin ne pouvait nous séparer bien longtemps.

Ce que je ne savais pas à ce moment même, c'est que ma vie allait prendre un tout autre tournant dont j'étais loin d'imaginer le déroulé...

Je m'appelle Francine Fossile, dynamique mamie de quatre-vingt-trois ans. J'ai toute ma tête, une cervelle de jeune adolescente, dans un corps de vieille femme. Je ne peux pas en dire autant de ma dentition puisque mon dernier excès de nougat m'a coûté deux dents. Peut-être qu'une personne âgée ne devrait pas être affectée par ce genre de perte mais leur chute m'avait sacrément embêtée. J'avais retrouvé quelques jours plus tard mon beau sourire grâce à mon dentiste, Philippe, qui m'avait installé deux magnifiques dents toutes neuves (enfin j'espérais qu'elles n'avaient servi à personne d'autre auparavant !).

Je mesure un mètre soixante-neuf pour une soixantaine de kilos. Depuis de nombreuses années, je dissimule mes cheveux blancs grâce à une magnifique couleur châtain qui me sied à merveille. Les années semblent avoir glissé sur moi. Mon visage a été épargné par les rides. Quelques-unes se dessinent par-ci par-là, sans pour autant me faire ressembler à un Shar Pei comme ma pauvre voisine Simone. À chaque fois que je la croise, j'ai la fâcheuse envie de sortir

mon fer à repasser pour la rendre plus lisse. Bref, personne ne me donne mon âge. Mes tenues vestimentaires m'avantagent également puisque le jeans assorti de baskets fait partie de mon quotidien. Comme vous l'avez compris, je suis une « mamie des temps modernes ».

La journée avait été terrible pour moi, Arthur et Simon n'avaient cessé de se chamailler. J'avais pris ma revanche en leur servant au déjeuner un plat d'épinards, ce qui avait provoqué chez eux une crise de colère encore bien pire que d'habitude. Arthur et Simon n'étaient autres que mes petits-enfants, deux petits monstres, jumeaux, de dix-sept ans, à qui ma fille Florence avait oublié de donner de bonnes manières. Elle n'avait jamais pu avoir d'enfants et avait donc attendu de nombreuses années afin de pouvoir prétendre à l'adoption. Depuis le jour de leur arrivée, elle n'avait cessé de céder à tous leurs caprices, les transformant en des enfants odieux au possible. Ils étaient toutefois aussi insupportables qu'ils étaient beaux. Pour autant, leur retour de l'école n'était pas de tout repos pour moi. Malgré l'approche de leur majorité, mes petits-fils se comportaient toujours comme des gamins de dix ans.

Je suis donc l'heureuse grand-mère de ces garnements qui pourrissent mes fins d'après-midi malgré toute l'adoration que je leur porte. Mais aujourd'hui, ils avaient été plus insupportables que les autres jours, ce qui m'avait poussée à prendre CETTE fameuse décision.

Le fait de m'installer chez ma fille m'avait été imposé quelques mois après le décès de mon cher époux. André et moi avions partagé soixante merveilleuses années ensemble. Sa disparition soudaine avait été un choc, me laissant dans une peine immense à laquelle je ne savais comment échapper. Il avait été mon mari, mon amant, mon meilleur confident et le plus merveilleux papa. Malgré nos âges avancés, nous ne parlions jamais de la mort. Il semblait impensable que nous finissions l'un sans l'autre. La maladie nous avait épargnés, enfin jusqu'à ce terrible moment où le cœur d'André l'avait abandonné. Son décès avait laissé un vide immense pendant plusieurs mois, comme si je n'étais plus qu'à moitié vivante, ne voyant pas comment continuer sans lui. Et puis, j'avais repris le dessus, réappris à sourire, fréquenté à nouveau nos amis, consciente qu'André n'aurait pas souhaité que je me laisse mourir à petit feu. J'avais su rebondir. Pourtant, notre fille unique, pensant bien faire pour casser ma prétendue solitude, m'avait accueillie chez elle afin de me permettre de vivre mes « vieux » jours en famille. Je n'osais lui dire que je pétais la forme, que les prochaines années

allaient être pénibles si je devais vivre chez elle. J'aspirais justement à profiter pleinement de mes derniers moments comme je l'entendais. Il était évident que ce ne serait pas dans ces murs. Et c'est à ce moment précis que je pris une décision pas forcément intelligente, je l'avoue, mais celle qui, je pensais, me sortirait de ce malentendu.

Ma fille franchit le seuil de la porte de la maison, vers dix-sept heures trente, éreintée de sa journée. Elle travaillait comme secrétaire pour une société de transports. À mon plus grand regret, elle n'avait pas hérité de mon dynamisme permanent. Divorcée depuis cinq ans, elle semblait porter toute la misère du monde sur ses épaules. Je ne l'avais pas vue sourire depuis bien longtemps. Elle sortait très peu, n'ayant à ma connaissance aucune relation intime, consacrant sa vie entière à ses enfants terribles, qui ne pensaient qu'à la faire tourner en bourrique.

Je venais de prendre une décision sans savoir que celle-ci allait changer ma vie à jamais, qu'elle représenterait le dernier virage de celle-ci.

Comme chaque jour, elle déposa ses clés sur le petit guéridon de l'entrée et ôta ses chaussures. Je pouvais commencer à jouer mon rôle.

— Mais Madame, que faites-vous ici ? Je vous prie de bien vouloir sortir de cette maison avant que je ne crie au secours ! Partez !

Ma fille me regardait, bouche ouverte, stupéfaite. Elle mit quelques secondes à réaliser ce qui se passait.

— Enfin Maman, c'est moi, Florence, ta fille.

— Je vous prie de sortir Madame, je ne vous connais pas et d'ailleurs je n'ai pas de fille. Comment osez-vous vous introduire chez moi sans y avoir été invitée ?

Je sentais sa panique grandir, elle restait immobile dans l'entrée, sans savoir a priori quoi répondre.

— Maman, je t'en prie, réfléchis, c'est moi Florence. Je vais m'avancer tout doucement vers toi et nous allons pouvoir discuter tranquillement.

À cette proposition, alerte comme jamais malgré mon âge, je me jetai sur la porte d'entrée et pris la poudre d'escampette, hurlant, accentuant la situation en

brandissant les bras de tous côtés, donnant l'image d'une poule tentant de prendre son envol. J'activai le pas vers le parc, le sourire aux lèvres. J'allais déguster une gaufre au Nutella, assise tranquillement sur un banc, et ne rentrerais que plus tard, le temps d'établir un plan un peu plus structuré. Je me savais ignoble avec ma fille qui avait déjà bien assez souffert jusqu'ici, mais l'envie de retrouver un semblant de liberté était bien plus importante que mes remords. Je me promettais intérieurement de me rattraper envers elle quand je serais à nouveau chez moi.

Une heure trente plus tard, je me décidai à rejoindre le domicile, estimant avoir assez abusé. Je fis en sorte de vérifier que je n'avais pas laissé de traces de chocolat sur les coins de ma bouche. Quand je franchis le seuil, je me trouvais nez à nez avec deux policiers, appelés en urgence par ma fille. Je passai la porte sans rien montrer et déclarai innocemment :

— Mais que se passe-t-il ici Florence ? Est-il arrivé quelque chose de grave à mes chers petits-enfants ? Bonsoir Messieurs, en quoi puis-je vous aider ?

Elle semblait perdue devant ma nouvelle attitude et finit par bredouiller :

— Mais enfin Maman, où étais-tu ? Je me suis inquiétée, tu ne te souviens pas ?

— Voyons, enfin Florence, je t'ai dit que je me rendais au parc déguster une gaufre comme tous les mardis en fin d'après-midi. Que t'arrive-t-il enfin ? Tu es toute pâle.

Les policiers, soulagés que cet appel ne soit pas justifié, prirent congé rapidement, nous faisant bien ressentir, en soupirant, que nous les avions dérangés.

Enfin Maman, tu ne te souviens de rien ? Quand je suis rentrée tout à l'heure, tu ne m'as pas reconnue puis tu t'es enfuie ! Je me suis fortement inquiétée. Comment puis-je à l'avenir te confier la garde des enfants si tu ne les reconnais pas ? Cela me paraît évident que nous allons rencontrer un souci.

Enfin nous abordions le fait que mon rôle de grand-mère, mais surtout ma place ici, étaient compromis si je venais à perdre la mémoire. Mon plan fonctionnait à merveille.

— Maman, je suis au regret de t'annoncer que pour ton bien et celui des